

À propos du choix de publication en langue française
de la revue *Péninsule*

Le choix de continuer à publier une revue scientifique de sciences humaines exclusivement en langue française en 2008 – certes, complétée de résumés en français, en portugais et en anglais, accessibles par internet – peut surprendre un lectorat scientifique non averti, déconcerté par ce qui pourrait sembler une défense désuète, voire « franchouillarde » d'une langue française réduite à un vernaculaire national.

Ce qui n'est bien évidemment pas le cas. La politique éditoriale de *Péninsule* s'explique par la prise en compte de trois impératifs scientifiques et méthodologiques, soit **par ordre d'importance croissante** :

1. Éviter l'accaparement des institutions de la recherche par les chercheurs anglophones

Seul un très petit nombre de chercheurs français en sciences humaines a aujourd'hui une parfaite maîtrise de l'anglais écrit. Imposer aux chercheurs français de publier en anglais revient ainsi à encourager et soutenir une politique de discrimination linguistique, déjà déployée par bon nombre d'institutions internationales recherchant des collaborateurs *English mother tongue*, une bonne manière d'exclure les Français¹ des appareils de contrôle.

Le phénomène est particulièrement criant en Europe, où l'on voit la montée, dans les instances de gestion et de contrôle de la recherche, des Britanniques et de leurs affidés d'Europe du Nord (pays scandinaves et Pays-Bas), ces derniers étant passés au bilinguisme pour des raisons démographiques et historiques.

À l'inverse, les pays 'latins', Espagne, Portugal et Italie, continuent de maintenir un bon nombre de revues de sciences humaines en langue nationale (par exemple, il suffit de se connecter au site de la BN portugaise pour en avoir la preuve), ce qui reste la meilleure manière de ne pas se faire « évincer » des dispositifs.

Étant entendu que ce qui est en jeu, c'est la pertinence des outils d'analyse (dont découle la finesse d'approche) et la diversité des points de vue (*cf.* le point 3).

1 Voir le site du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel (CSA) :

http://admin-prod-csa.seevia.com/services/forum_discussion.php?id=8576&idD=13179.

Et les derniers textes réglementaires sur le sujet (2008) : http://admin-prod-csa.seevia.com/infos/textes_liste.php.

Politique éditoriale de la revue *Péninsule*

2. Défendre le maintien d'un accès aux sources dans leur langue d'origine, dans une région où elles sont incontournables

En Asie du Sud-Est péninsulaire, la majorité des sources antérieures à 1945 sont en langue occidentale, soit pour les sources les plus importantes en volume : en portugais (à partir du début du XVI^e s.), en néerlandais (XVII^e-XIX^e s.) et en français (qui constitue une source majeure pour les trois pays indochinois et le Siam depuis le XVII^e s. cf. les travaux d'Alain Forest, PU à Paris VII), l'anglais y occupant une place marginale (à partir du XVIII^e s., pour la péninsule malaise et la Birmanie).

Ne pas publier en français pour une revue spécialisée sur la péninsule est donc le meilleur moyen de décourager les chercheurs sud-est asiatiques (au minimum ceux issus des trois pays ex-indochinois) et par delà, du reste du monde, de continuer à lire le français, indispensable pour avoir accès aux sources originales. Et à terme, cela revient à les couper encore davantage de sources incontournables dans la plupart des disciplines (de l'histoire au droit en passant par l'ethnologie, l'économie, etc.), car les sources de langue française n'ont été que très partiellement traduites en anglais (moins de 10%) ; et les traductions existantes sont le plus souvent partielles, voire bancales ; et encore moins traduites en langue locale (malgré les efforts de chercheurs comme Michel Antelme).

3. Préserver à toute force un appareil conceptuel et méthodologique

Mais plus gravement encore que les deux points évoqués ci-dessus, le français ne véhicule pas tant une langue qu'un appareil conceptuel et une méthodologie spécifiques qui ont fait leurs preuves en sciences humaines, illustrés en leur temps par : C. levi-Strauss, dont on vient de célébrer le centenaire, en ethnologie ; P. Bourdieu, en sociologie, F. braudel et l'école des Annales en histoire, etc.

Le poids des Français en sciences humaines s'explique avant tout par une méthodologie d'analyse que l'on peut présenter très sommairement comme suit : partir des faits ; sur cette base formuler des hypothèses de travail ; les tester au travers d'une démonstration rigoureuse, en convoquant, le cas échéant, divers modèles théoriques si ceux-ci enrichissent l'analyse ; enfin poser un diagnostic qui peut aussi bien ouvrir sur de nouvelles recherches que trancher un débat².

Rien de bien original à cela, le raisonnement hypothético-déductif étant à la base des sciences dures. L'originalité française, c'est précisément d'appliquer la même démarche logique aux sciences « molles ».

Or une telle démarche est à l'opposé des méthodes des Anglo-saxons, qui, la plupart du temps, font l'inverse³ : ils partent des théories existantes, collationnent les faits, essayent de les faire rentrer avec plus ou moins de bonheur dans le cadre théorique qu'ils ont choisi pour

2 Selon une tradition de pensée aristotélicienne plurimillénaire, relayée jusque dans nos universités européennes par le truchement du thomisme.

3 Étant entendu que nombre d'entre eux échappent heureusement à cette *doxa*, en raison justement du fait qu'ils maîtrisent les langues européennes et disposent ce faisant d'une ouverture qui les poussent à 'voir' plus loin.

Politique éditoriale de la revue *Péninsule*

référence, et se gardent bien de conclure. Pire, ils présentent souvent les faits « en désordre », c'est-à-dire sans respecter des éléments aussi élémentaires que la chronologie ou le lieu.

Le résultat, c'est qu'ils brassent une masse d'informations, judicieuses souvent, minutieusement fouillées, parfois, mais qu'ils n'en retirent pas grand chose... Il s'ensuit des contresens à répétition sur la préhension du monde, qu'illustrent la guerre du Viêtnam, les événements de 1970 au Cambodge, la guerre d'Irak ou le discours sur le « choc des civilisations ».

Et si les Anglo-saxons sont souvent excellents en sciences dure, c'est que là, l'outil mathématique (au sens le plus large du terme), physique ou chimique impose sa rigueur de lui-même.

À force de publier directement en anglais en sciences humaines, les méthodologies françaises finiront par disparaître, appauvrissant d'autant le patrimoine scientifique mondial. Il ne s'agit pas ici d'imposer nos méthodologies, mais d'éviter que le totalitarisme culturel tue la diversité du monde, à commencer par celle des peuples et des cultures que nous étudions.

Au vu des techniques actuelles (en particulier du perfectionnement accéléré des traducteurs automatiques) rien n'empêche évidemment ensuite un lecteur disposant d'une édition électronique d'utiliser un traducteur automatique, ou les auteurs de publier – mais dans un deuxième temps, après avoir pensé en français – leurs travaux en anglais.

Pour conclure, on peut rappeler que, bien que publiant en français, *Péninsule* est classée depuis 2000 sur la liste des 100 plus importantes revues de langue occidentale sur l'Asie par l'Université du Michigan, Bibliography of Asian studies, Fast Track Journal Title List (most important journals within the field of Asian studies⁴)... Et que toutes les grandes bibliothèques universitaires américaines sont abonnées à *Péninsule*.

Marie-Sybille de Vienne
- Directrice de la revue *Péninsule* -

4 <http://quod.lib.umich.edu/b/bas/help/fastrac.htm> .